

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT :  
 Pour Roubaix, 25 francs par an.  
 » » 14 » six mois.  
 » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
 Bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à l'adresse de  
 MM. LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est sous presse pour la  
 publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER  
 et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

### ROUBAIX 25 novembre 1862.

On commence à douter en Angleterre du succès de la candidature du prince Alfred. Les journaux anglais, n'ignorant pas que des explications sont demandées par la France et la Russie, s'empressent déjà de déclarer que les manœuvres employées par l'Angleterre ont pour but unique d'empêcher la candidature du prince de Leuchtenberg.

On attend chaque jour à ce sujet la communication du Foreign-Office.

Pendant qu'une dépêche d'Athènes du 22 nous dit qu'une démonstration générale et brillante vient d'avoir lieu en faveur du prince Alfred, le *Morning Post*, du 24, déclare que si le prince Alfred est élu, le gouvernement anglais considérera s'il faut accepter ou refuser, et ne se laissera guider que par la considération de ce qui sera le mieux pour la Grèce et pour l'Europe. Ce rapprochement entre les manifestations populaires et les déclarations de la feuille palmerstonienne, semblent, à première vue, autoriser à croire que l'on tiendrait plus compte, de l'autre côté de la Manche, des aspirations d'un faux orgueil que des conseils de la prudence.

Il est probable que la France et la Russie feront prochainement signifier à l'Angleterre qu'elles entendent maintenir les conditions stipulées dans le protocole signé à Londres le 13 février 1830. Ces conditions, on le sait, excluent du trône de Grèce tout prince appartenant à la France, à la Russie ou à l'Angleterre.

La candidature du prince Alfred d'Angleterre au trône de Grèce, a produit à Saint-Petersbourg une très grande sensation.

En présence de ce fait important, le gouvernement russe a, dit-on, décidé qu'avant de rien résoudre, il s'entendrait avec la France et qu'il ne ferait aucune démarche isolée.

Les dernières lettres de Mexico ont annoncé l'expulsion, par ordre de Juarez, de

plusieurs résidents français. Les journaux de Madrid ont de nouvelles lettres datées du 19 octobre qui nous apprennent que les ministres de Prusse et de Belgique ont énergiquement protesté contre cette expulsion. Mais l'attitude courageuse prise dans cette circonstance par le ministre de Belgique et les paroles sévères adressées par lui au gouvernement au sujet du projet d'inonder Mexico à l'approche des Français, exposeraient, dit-on, ce fonctionnaire à être à son tour expulsé de la ville.

On assure, à Francfort, que des négociations ont été ouvertes entre les cabinets de Paris et de Vienne en vue d'arriver à une entente au sujet de l'Italie. Les bases de ces négociations seraient la garantie des provinces actuelles du saint-siège par la France, et l'abandon du traité de Zurich de la part de l'Autriche en ce qui concerne les faits accomplis.

Cette nouvelle ne saurait être admise sans des réserves absolues.

J. REBOUX.

### Revue des journaux.

Le JOURNAL DES DÉBATS fait en ces termes l'éloge de la conduite de nos troupes depuis leur arrivée au Mexique :

« La puissante armée qu'amène avec lui le général Forey, peut maintenant, dit-il, remporter des victoires décisives. Sa marche, dès que les pluies auront cessé et qu'elle aura réuni des transports suffisants, paraît déjà toute tracée jusqu'à Mexico. Il ne lui sera donc pas difficile d'accomplir aucun exploit qui efface la gloire dont se sont couverts, dans la défaite, les quelques milliers d'hommes placés sous les ordres du général de Lorencez.

« La guerre, parmi tant de maux qu'elle entraîne, a, du moins, cet inappréciable avantage, qu'arrachant l'homme à son état ordinaire, elle fait éclater tout ce que la nature humaine recèle d'énergie et d'héroïsme.

« Les plus admirables vertus qu'elle puisse déployer, on en a ici le spectacle. Cet esprit de ressources dans les chefs et dans les soldats qui, parmi la disette de toutes choses, supplie à tout; cette fermeté de tête et de cœur en face d'une situation qui semble désespérée; cette sorte de courage si rare qui consiste à remplir jusqu'au bout le devoir de vivre alors que

la maladie, les privations, les cruautés du climat et le plus grand des maux, l'éloignement, tout exhorte un soldat à préférer au soin de prolonger une misérable existence la première occasion qui s'offre de se laisser tomber dans le repos de la mort; voilà les qualités qui sollicitent notre admiration et qu'ont mises en relief les quatre mois passés par nos soldats à Orizaba, hors de toute communication régulière avec la Vera-Cruz.

« Sans doute ils sentaient la France entière derrière eux, et qu'elle allait venir! Ce qui honore précisément leur patriotisme et ce qui est la marque de leur valeur, c'est que ce sentiment ait suffi à tout.

« On ne doit chercher d'ailleurs, dans l'histoire de ces quatre mois, aucun de ces faits éclatants qu'on appelle dans les ordres du jour des prodiges : une terriblesse rapidement enlevée, un fleuve franchi sous le feu de l'ennemi, des Alpes abaissées.

« A peine les soldats du corps expéditionnaire ont-ils brûlé en trois mois quelques amorces. Il n'y a guère eu d'autres gestes accomplis par eux que de conduire des chariots vides à la Vera-Cruz et d'en ramener des chariots pleins. Mais il fallait marcher en des pays sans routes, à travers la pluie et à travers la fièvre; mettre quelquefois un jour à faire une lieue, et, la nuit venue, rester sur pied faute d'avoir un abri contre le mauvais temps, faute de trouver dans la boue une place sèche où poser sa tête. — J.-J. Weiss.

L'UNION, dans sa politique avec les Débats, au sujet des affaires d'Amérique, est d'avis que la France ne doit pas se laisser arrêter par le refus de concours de l'Angleterre et de la Russie :

« Si la France, écrit M. de Riancey, sait agir, sait agir vite, agit résolument et, au besoin, agit seule, elle est en passe d'assurer d'abord un armistice, puis une médiation dont le prix sera une séparation amiable des Etats et l'abolition de la servitude.

On lit dans la FRANCE, sous la signature de M. Renauld :

« On attend à Londres, par un des deux prochains paquebots d'Amérique, l'*Arabia* ou le *Scotia*, l'arrivée de M. Thurlow Weed, ami particulier du président Lincoln, et dont nous avons déjà parlé, comme étant chargé d'une mission confidentielle en Angleterre.

« La mission de cet homme politique est considérée comme un symptôme de la plus haute importance. C'est une démar-

che envers l'opinion publique de l'Europe, peut-être une avance que, non-seulement le président, mais le cabinet de Washington, desirait faire dans cette occasion. Le choix de l'envoyé emprunte un nouvel intérêt aux sentiments personnels de M. Thurlow Weed, qui, bien que d'opinions républicaines, ne partage nullement les vues des abolitionnistes à outrance.

Le JOURNAL DES DÉBATS fait observer, par l'organe de M. Weiss, à propos de la candidature du prince Alfred, que le peuple anglais n'a jamais poussé l'amour chevaleresque de ses princes jusqu'à retrancher quelque chose du domaine de la nation pour leur apporter, avec un trône étranger, un territoire arrondi, surtout lorsque la guerre peut être la conséquence d'un acte aussi magnanime :

« Ce ne serait pas d'ailleurs, ajoute M. Weiss, l'une des plus maladroites manœuvres de lord Palmerston que d'avoir force, par l'invention du prince Alfred, certains partisans *sui generis* du principe des nationalités, tels qu'il en existe à St-Petersbourg, à invoquer, eux-mêmes, le traité de 1832 qu'ils déclaraient déjà abrogés par la révolution grecque, et à s'y cramponner soudain avec une nouvelle énergie.

La FRANCE CENTRALE, après avoir annoncé l'apparition de la brochure Hubaine, ajoute :

« Cette brochure n'a que 150 pages; l'auteur fait tenir dans 36 pages seulement tout ce qu'il a pu trouver de favorable au Saint-Siège dans les documents diplomatiques de l'ancienne monarchie, depuis Louis XIV jusqu'au premier empire.

« La récolte est maigre, comme vous voyez, et rien n'étant plus clairvoyant que la haine, il en faut conclure que les archives diplomatiques des deux derniers siècles doivent être singulièrement sympathiques et justes pour la papauté, puisque l'auteur de la brochure n'a pu, en fouillant tous les cartons, arriver à découvrir et à réunir autre chose que les rares et courts extraits groupés en gros caractères dans une trentaine de pages.

« Le procédé employé par l'auteur enlève, d'ailleurs, toute autorité à ses attaques. Il ne reproduit pas le texte intégral des dépêches; il choisit un aîneau, un passage, une phrase même, et il se borne à citer ses extraits tronqués, en les reliant entre eux par des analyses et des appréciations de son cru...

« Du reste, et cette remarque est capitale, les extraits des dépêches cités par la brochure, ne concluent nullement à l'impossibilité du pouvoir temporel et à sa suppression, mais seulement à la nécessité de certaines réformes et à la correction de certains abus.

« Or, quel est le gouvernement sans abus, et la société qui n'ait pas besoin de réformes ?

« Le Pape actuel avait généreusement entrepris de réaliser chez lui tout ce que la civilisation libérale moderne a de plus avancé parmi nous; qui l'en a empêché ? Le parti même qui lui reproche aujourd'hui ses ajournements !

« Finalement, la brochure est vide, sans valeur, sans portée; et elle ne prouve rien, ou plutôt elle prouve une chose : c'est que la diplomatie française a eu quelque jour le pouvoir temporel tout autrement que le prince Napoléon et son secrétaire — C. Le Rasle.

LA FRANCE consacre encore quelques observations à la brochure de M. Hubaine :

« La Brochure qui vient de paraître sous les auspices de S. A. I. le prince Napoléon soulève une question d'un grand intérêt et qui se rattache à la sincérité des témoignages invoqués devant l'opinion dans les débats politiques.

« Comme on le sait, la brochure de M. Hubaine n'est autre chose qu'un recueil de pièces diplomatiques qui, sous sa propre déclaration, lui ont été communiquées par le prince après lequel il a l'honneur d'être placé.

« Evidemment, si cette publication était complète, si elle comprenait tous les documents qui caractérisent les rapports de la France avec la cour de Rome, non pas même depuis deux cents ans, mais seulement pendant un demi-siècle, nous y applaudirions sans réserve.

« Nous pensons que l'histoire est le guide le plus sûr de la politique, qu'elle élève, qu'elle éclaire et qu'elle dégage de toutes les passions qui obscurcissent les événements contemporains. Ce n'est pas nous qui pourrions nous plaindre de ces investigations faites dans le passé pour l'enseignement de l'avenir.

« Mais ce but ne serait pas atteint si ces recherches étaient faites dans un intérêt de parti; et si la clé des archives secrètes de notre diplomatie n'était livrée que dans l'intérêt d'une cause qui choisirait ses armes, non pour la vérité, mais pour la lutte.

« Il y a en Angleterre une pratique qui est digne des mœurs et des institutions d'un gouvernement libre. Quand une ques-

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 26 NOVEMBRE 1862.

— N° 13. —

## LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XI. (Suite).

A ces paroles envenimées, Hermann sentit un tremblement lui agiter tous les nerfs; son sang bouillait; mais il avait tant d'empire sur lui-même qu'il s'avança tranquillement vers Elfride en disant : « permettez, mère, » lui prit l'enfant, alla le déposer dans les bras d'Edith, à demi-morte d'anxiété, ouvrit la porte et murmura à l'oreille de la jeune fille : « Tranquillise-toi, pauvre enfant, dans une heure je serai chez vous. » Puis il retourna auprès de ses parents, et leur dit, avec un regard et un maintien qui firent impression sur eux, sans les convaincre toutefois de son innocence, car les apparences parlaient trop haut contre lui : « J'ai pris soin jusqu'ici de cette jeune personne et de son enfant; non que je sois la cause de son malheur, mais parce que lui rendre le repos et la paix de l'âme était un besoin pour moi. Il en sera ainsi tant que je pourrai travailler et qu'elle aura besoin de mes secours. » Dahl sentait bien qu'il ne lui serait guère de faire de la morale à un fils qui avait

toujours été un modèle de la plus grande sévérité de mœurs, et dont les actions méritaient les plus insignifiantes témoignages sans cesse de son vif sentiment du devoir et de l'honneur.

« C'est ton affaire ! se contenta-t-il de répondre; c'est ton affaire ! » Et il se remit à son bureau.

Hermann lui fit un salut respectueux et sortit, sans même jeter un regard sur sa belle-mère. Quant à Elfride, elle s'habilla en toute hâte et courut chez le docteur sans perdre un moment.

« Helas ! que je te plains, ma chère, ma bonne Caroline ! s'écria-t-elle ; quel coup pour ton cœur de voir tes peines et tes soins si mal récompensés, d'apprendre que tous tes efforts ont été vains, que ta bonne semence est tombée sur le roc ! Oh ! combien une mère doit souffrir à cette pensée ! »

Et Elfride leva les yeux au ciel avec l'expression du plus profond intérêt, mais pour attacher ensuite un regard rusé et perçant sur Caroline, qui pâlisait et avait laissé tomber sa tête sur sa main.

Les deux femmes étaient seules.

« Que veux-tu dire par là ? » demanda Caroline, et sa poitrine se souleva sous l'empire d'un pressentiment inquiet.

Elfride se repaissait de son anxiété.

« Quoi ! n'as-tu encore ouï dire ? s'écria-t-elle avec une surprise admirablement jouée. Pauvre Caroline ! je ne voudrais pas être la première à t'apprendre une si triste nouvelle.

« Pour l'amour de Dieu, chère Elfride, quoi que tu aies à me dire, parle vite ! Cette incertitude est pour moi la plus cruelle de toutes les tortures.

« Allons, puisque tu le veux ! te rappelles-tu le pauvre musicien aveugle et sa

jolie fille qui le conduisait et qui chantait dans les rues ?

« Oh ! oui, très-bien. Voilà longtemps que je n'en ai entendu parler. Après l'accident du vieillard — il y a environ un an de cela — je lui envoyais souvent des aliments et diverses autres choses. Mais au bout de quelque temps, la jeune fille a cessé de venir, et je n'ai plus pensé à eux.

« Elle avait de bonnes raisons pour ne plus se présenter ici, dit Elfride en baissant la voix d'un air important et mystérieux. Tu sais qu'elle était l'unique consolation de son père, l'espoir et le soutien de sa vieillesse — car il avait lieu de compter avec assurance qu'une fille si sage et si jolie trouverait un honnête mari parmi les hommes de sa condition. — Eh bien, figure-toi qu'on a eu l'infamie d'enlever à ce malheureux père cette dernière espérance, et l'homme assez cruel pour ravir honteusement à ces infortunes les seuls trésors qui leur restaient, un nom sans tâche et une conscience tranquille, n'est autre qu'Hermann. Je le tiens de la bouche même de la jeune personne; elle était chez moi il n'y a qu'un instant.

« Hermann ! balbutia Caroline; il aurait été capable !... »

Et les mots expirèrent sur ses lèvres.

« C'est un trait honteux de sa part ! poursuivit Elfride. Oui, oui, tu peux m'en croire, le fait est certain. Il entretient la jeune personne, et il a déclaré en présence de mon mari, il y a dix minutes à peine, qu'il prendra soin d'elle tant qu'il pourra travailler.

« Je le crois sans peine; s'il est réellement coupable, il n'oubliera certainement point sa victime. Mais laisse-moi maintenant, chère Elfride; ce que tu viens de m'apprendre m'a si fort affecté

que j'ai besoin d'être seule avec mes pensées.

Elfride se leva et prit congé de sa belle-sœur. Le trait avait porté; elle s'éloigna, une joie cruelle dans le cœur, et l'expression d'une profonde sympathie sur le visage.

Quelque temps après, Hermann entra chez Caroline, qui l'avait fait appeler. Ils étaient seuls.

« Hermann !

« Ma chère tante !

Puis ils se turent, luttant avec l'excès de leur émotion.

Enfin Caroline reprit d'une voix tendre, en fixant sur le jeune homme, légèrement inclinée devant elle, un regard eloquent où se peignait l'inquiétude.

« Hermann, mon cher fils, est-ce toi... qui a séduit Edith Kiluting ? »

Quelle rude épreuve, quelle heure amère pour Hermann ! Il ne pouvait ni ne voulait trahir son frère Gothard; et pourtant irait-il dire à sa mère adoptive un mensonge qui le rabaisserait profondément dans l'estime de cette femme qu'il vénérât plus que personne au monde ? — Non, c'en était trop ! Il balançait, et dans le doute il luttait avec lui-même. Enfin l'amitié l'emporta. Il garda le silence; mais le regard franc et ouvert qui fixait sur Caroline en disait plus que le serment le plus solennel.

« Tu es innocent, Hermann ! s'écria Caroline, reprenant de plus en plus d'espoir. Oui, tu l'es, je le vois, et je sais que tu es incapable d'une telle bassesse, toi qui portes un amour si profond et si pur à mon Hulda. Non, quoiqu'elle ne soit encore qu'une enfant, tu n'aurais pu outrager ainsi celle qui sera un jour ta femme.

« Non, ma chère, ma bien-aimée tante, je ne l'aurais pu, répliqua Hermann en

pressant contre son cœur et sur ses lèvres les mains tremblantes de Caroline. Mais maintenant ne me questionne plus — j'en puis dire davantage.

« Si tu n'es pas coupable, Hermann, à quoi bon tant de mystère ? »

Caroline était une noble femme; mais enfin elle était femme.

Hermann lui adressa un regard suppliant et anxieux; elle se tut et passa un soupir. Son cœur se serra douloirement, et quand elle vit le jeune homme se diriger vers la porte, elle fut saisie d'une véritable angoisse.

« Hermann, tu n'as pas encore dissipé tous mes doutes, dit-elle à voix basse. Il se retourna avec un regard d'une tristesse indéchirable, posa la main sur son cœur et ne murmura que ce seul mot :

« Hulda ! »

Puis il sortit précipitamment, emportant, pour la première fois de sa vie, le mécontentement, presque le courroux de sa tante Caroline.

CHAPITRE XII

Le lendemain matin, Baudler, déjà informé par sa femme de la fatale nouvelle, monta à la chambre de Gothard.

Le docteur avait ses idées particulières sur cette affaire.

Après qu'il eut causé quelque temps de choses indifférentes, il demanda tout à coup :

« Franchement, quelle a donc été la conduite d'Hermann ? N'a-t-il jamais donné de preuves de légèreté, en ce qui regarde le beau sexe, par exemple ?

« Hermann, mon père ? oh ! bien loin de là ! Pas un jeune homme au monde qui soit plus vertueux et plus réservé que lui !